

MON COUSIN DORMIRA SERÉINEMENT

le 15 juillet 2015

Par Alphonse NZOMVUAMA

Grégoire, c'est le cousin. C'est une partie de mon enfance, le souvenir de nos jeux de gamins quand on se retrouvait dans ses innombrables réunions et fêtes de famille. Mais on s'est perdu de vue depuis au moins 20 ans.

C'est par ma tante, Simone, qui passe le week-end chez moi avec son mari et ses trois enfants, que j'apprends que Grégoire vient chez moi. Je dois aller le chercher à la gare. C'est une agréable surprise. Moi qui commençais presque à l'oublier. Ah, Grégoire, je n'ai de lui que de bons souvenirs.

Comme pour commencer les présentations, Tante Simone dit à mes enfants :

- Le monsieur que votre père va aller rechercher tout-à-l'heure à la gare, c'est le fils de mon frère aîné, mon neveu, comme vous dites ici. Mais chez nous, dans nos coutumes, c'est mon fils et c'est le frère de votre père. Il faut bien l'accueillir. C'est Papa Grégoire, le frère de votre père.

Ma tante ne pouvait pas savoir qu'au sujet de l'observance de la hiérarchie familiale, elle prêchait à des convertis, particulièrement au sujet de la dénomination « frère », utilisée aussi bien pour désigner les frères, les demi-frères que les cousins, le mot « cousin » n'existant pas dans nos langues. De ne pas l'avoir bien expliqué à mes enfants, bien mal m'en prit.

En vacances au pays il y a 17 ans, j'arrive vers midi avec femme et enfants chez ma mère. Un autre de mes cousins, Antoine, qui nous y attendait, vient chaleureusement nous accueillir au portail. Devant le regard interloqué de ma progéniture, je comprends que je me dois de le présenter. Tout souriant, je dis aux enfants :

- Voici Antoine, c'est votre oncle, c'est mon frère.

Je suis aussitôt repris par ma fille aînée qui avait alors 5 ans et n'avait pas sa langue dans sa poche :

- Non, Papa, Antoine n'est pas ton frère. Tu n'as pas de frère...

Je bredouille des mais...enfin...c'est-à-dire, trop tard ! On est en plein incident diplomatique familial. Quelle effrontée, cette gamine, non seulement elle se permet d'appeler *mon frère* par son prénom, mais elle lui en dénie la qualité.

- *Ecoutez les enfants, Antoine est vraiment...*

Antoine m'interrompt dans mon effort d'éducation expresse de ma progéniture.

- *Laisse tomber.* Je perçois comme un sanglot dans sa voix. *Ta vie à Londres t'a bien changé. Tu m'exclus de ta vie, de ta famille... je comprends...*

Il est déjà reparti dans la maison. Je n'ai pas eu le temps de le retenir. On n'a même pas pu s'échanger les amabilités usuelles. Ma femme est atterrée et me regarde fixement. Le réflexe atavique me revient. Je voudrais lui servir des phrases à la manière de nos pères : « tu vois le comportement de TA fille ? Mais comment tu les éduques, TES enfants ! ». J'ai bien envie de me trouver un bouc émissaire. Non, ce n'est pas la peine d'ouvrir un second front.

Je m'applique à distiller à toute vitesse un condensé de protocole de la famille : ne dites pas ceci, ne faites pas cela, car il fallait bien entrer, aller à la rencontre de ma mère qui attendait dans la maison, et à qui Michel devait avoir annoncé ma présence. Elle était très à cheval sur le respect des us et coutumes à nous légués par nos sages ancêtres et qui devaient demeurer de stricte observance.

- *C'est qui, les ancêtres, maman.* Lui avais-je demandé il y a quelques années dans mon appétit d'apprendre.

- *C'est l'ensemble des membres de la famille qui ont vécu avant nous et qui sont morts,* m'avait renseigné ma mère

Qu'est-ce qui m'avait alors pris de réfléchir à haute voix : « *en fait, même l'idiot du village, il lui aura suffi de mourir pour devenir un sage ancêtre ?* ». J'avais eu droit à l'explication de ma mère qui avait éclairé mille lanternes dans ma tête : une cinglante gifle m'avait fait couler sang et eau de mon nez, emportant au passage, à n'en point douter, tout esprit d'effronterie. Dans la douleur, j'ai appris ma leçon : respect et honneur aux ancêtres, tout statut confondu.

Alors à peine ai-je mis mes pieds dans la demeure familiale que je suis froidement accueilli par ma mère ulcérée de voir « *son fils* » Antoine, traité comme il l'avait été par ma fille. Un tel manque d'égard ne pouvait venir que de ma femme (et nous y voilà !). Le week-end s'annonçait donc difficile. Je dus à force d'excuses et de demandes de pardon pour ma mal-élevée de fille, ramener un peu d'apaisement et consoler mon frère Antoine qui baignait littéralement dans une mare de larmes de désespoir.

C'est ainsi qu'avant de me rendre à la gare, je reprends une fois de plus mes enfants dans un coin en commençant par celle qui m'avait mis dans l'embarras au pays pour redire les prescrits de nos usages ancestraux. « Please, repeat after me : Dad Grégoire ». Ça me semble bien appris comme cela.

Ma tante prend place dans la voiture. Nous voilà partis. Sur le trajet, elle me dit.

- *Ecoute, mon fils, il faut que tu parles avec ton frère. Il a de gros problèmes. Je ne sais pas ce que tu*

peux faire pour lui, mais ...

- *De quoi s'agit-il?*

Aussitôt sur le qui-vive, je m'empresse de demander ce qui se passe. Je suis plus préoccupé de me trouver rapidement une esquive au cas où on me demanderait de l'argent que de savoir exactement ce qui arrive au frangin. C'est ça, la vie par ici : Le cousin ? Il peut manger, boire comme il veut, tant qu'il ne me demande pas de sous ou ne s'incruste pas à mon domicile. La solidarité familiale ? Ah, oui, c'est une valeur ancestrale ? Ben, on verra ça au pays !

Tante Simone baisse la voix et la tête comme si elle craignait d'être entendue par des oreilles indiscretes. Mais on n'est que tous les deux dans la voiture ! Elle chuchote :

- *Il est poursuivi par des sorciers, les mauvais esprits.*

- *Kweli ? Apa bulaya ? Atsha kutsheza, mama yangu . « C'est vrai, ça ? Ici même en Europe ? Arrête avec cette blague de mauvais goût, ma chère maman. »*

Je suis tellement surpris par cette annonce qu'un court instant je fais une embardée avec ma voiture et manque d'emboutir une moto garée sur le bas-côté du chemin qui conduit au parking de la gare. Voyons, ces sorciers arrivent jusqu'ici ? Ils traversent océans et mers, franchissent les montagnes, bravent les

intempéries juste pour s'en prendre à mon cher cousin ? Ils doivent avoir de bonnes raisons. Si ça se trouve, mon cousin est peut-être devenu riche et ne leur donne rien. Tant mieux ! Comme il vient me voir aujourd'hui, j'en profiterais, moi d'abord !

- C'est sérieux, mon fils. Je sais que tu ne crois pas à ces vérités de chez nous, mais là, à ce qu'il m'a dit, Grégoire, il ne dort plus. Toutes les nuits, ils viennent le tourmenter dans son sommeil, il n'a que des cauchemars. C'est horrible. Ça ne peut pas continuer comme ça.

J'explique à la tante Simone que je peux écouter et comprendre mon cousin, mais après ? Que suis-je censé faire ? Comment je peux l'aider à résoudre ce problème. Je ne suis ni curé, ni exorciste, ni marabout, ni désenvoûteur ? Elle, non plus, ne voit pas de solution dans l'immédiat. On serait au pays, ce serait rapidement résolu, dit-elle. Elle me rappelle cependant que nous sommes les deux hommes de la famille vivant à Londres et quand l'un est malade, l'autre doit assumer la fonction de chef de famille dont la première est d'assurer la protection de ses membres. L'autre, c'est donc bien moi !

Merci de m'octroyer subitement sur un quai de gare ce pouvoir de chef de famille. Mais vu le peu d'autorité que j'ai sur mes propres enfants et ma femme, comment je pourrais en exercer là ce samedi soir sur mon cousin, ma tante et ses trois enfants, ma femme et mes enfants. Chef de famille, une survivance de machisme atavique d'autant qu'il n'y en a jamais de sexe féminin. C'est un titre qui m'a toujours paru dénué de tout intérêt. D'ailleurs personne ne le brigue. Ceux qui s'en flattent ne sont pas capables de produire un quelconque rapport d'activités pouvant témoigner de ce qu'ils ont fait ou initié pour leur famille. Ils ne peuvent pas davantage produire un projet d'avenir. Alors, je passerais bien mon tour, mais...

À présent que le sceptre familial m'est confié sur ce quai de gare, j'attendrai un peu avant de le rendre. Je ne veux pas paraître lâche et veule. On est brave dans la famille, n'est-ce pas ? Je dois trouver une solution. Tiens, tant qu'on y est, il traîne toujours dans les gares quelques africains qui proposent de petites affichettes publicitaires de diseurs de bonne aventure et de marabouts désenvoûteurs aux compétences aussi larges, diverses que variées. Pourquoi ne pas en trouver un bon dans cette situation. Je pourrais fièrement donner une de ces affichettes au cousin, il prendrait rendez-vous, se ferait exorciser ou désenvoûter selon le rituel que proposerait le gars, tout cela vite fait, bien fait.

Je me lance en quête de ces papiers que d'habitude personne ne prend et qui jonchent les quais et abords des gares. Mais là, alors que j'en ai besoin, rien. J'arpente le quai de long en large. Nothing. Je suis interrompu dans ma quête par l'annonce de l'arrivée imminente du train, celui du cousin. Ma tante m'a rejoint :

- *Mais qu'est-ce que tu cherches ? Tu as perdu quelque chose ?*

- *Non, non, je cherche une solution à l'envoûtement de mon frère-cousin ?*

- *Là, au sol ?*

- Oui, je lui réponds avec assurance

Je lis dans ses yeux écarquillés d'incrédulité qu'elle est partagée entre un doute profond sur ma santé mentale et la possibilité que finalement ma fraîche fonction de chef de famille m'ait fait subitement acquérir des pouvoirs extra-lucides au point de lire le procédé de désenvoûtement du cousin à même le béton du quai. Je la rassure et lui explique clairement ce que je cherche. Mais quelle déception, quelle désolation dans sa voix quand elle me dit en détachant chacun de ces mots :

- *Tu es vraiment sérieux ?*

Je suis sauvé par les bruits de l'entrée du train en gare. Je ne réponds donc pas à l'anxieuse interrogation de la tante. Et la tête levée comme pour voir par-delà les têtes de voyageurs montants et descendants qui se croisent sur le quai, je cherche ce cousin que je n'ai plus vu depuis plus de vingt ans, et que je ne suis pas sûr de reconnaître. Je ne sais vraiment pas à quoi il peut ressembler aujourd'hui. Mais ce semblant d'utile occupation me permet de ne pas me faire cuisiner par la tante qui trouverait une raison de douter de ma capacité d'assumer ma fonction de chef de gare...non, de chef de famille, adoubé sur un quai de gare. On a beau jouer d'effet de manche et proclamer son désintérêt pour le pouvoir, mais dès qu'on l'a, on l'aime et on s'y attache vite. J'aimais déjà ma position de nouveau chef de clan.

- *Grégoire, par ici. C'est la tante qui crie. Elle est tout à côté de moi. Elle s'agite sa main droite. Je l'imite. Normal, pourquoi donner la preuve que je ne reconnais plus Grégoire. J'étire mes lèvres et laisse filtrer mon meilleur sourire prêt à tout usage. A environ 50 mètres, tout à l'autre bout du quai, deux grands noirs font*

aussi signe de la main dans notre direction. Pourquoi deux Grégoire ? Je constate alors qu'une femme noire tout sourire déployé fait aussi des signes de la main dans la même direction que nous. Mais alors qui est pour qui ? L'un a les cheveux courts, l'autre le crâne totalement glabre. Comme on n'a pas de chauve dans la famille, j'en conclus que Grégoire, c'est celui aux cheveux courts.

Les arrivants sont pratiquement de même taille et de même corpulence. Tout comme Tante Simone, j'attends. Peut-être qu'il me reconnaîtra. Je m'en remets à la tante Simone qui est prise de frénésie et agite de plus en plus vite sa petite main que je crains de voir se détacher de son poignet.

Le quai est rempli du bruit assourdissant du train qui repart. Les deux hommes sont à une dizaine de mètres, Tante Simone se met à marcher dans leur direction. Je lui emboîte le pas. L'autre dame nous imite aussi. On n'est plus loin. Encore un peu plus d'étirement sur les lèvres, j'améliore l'expressivité de mon sourire que je veux de plus avenant. Juste à 5 mètres des deux hommes, ne voilà-t-il pas qu'ils croisent leur trajectoire : l'homme aux cheveux courts se jette dans les bras de la dame, et nous... nous héritons du tondu. Ah, un chauve dans la famille. Pas grave, il faut de tout pour faire une famille, même avec des...non, un seul chauve, s'il vous plait. Oh, là, point trop n'en faut !

Pour l'instant il est dans les bras de la tante qui sanglote. Lui aussi d'ailleurs. Je reste un peu à l'écart. Grégoire mon cousin qui a toujours été un peu plus grand que moi est une armoire à glace d'au moins 1,85m, charpenté comme un bûcheron canadien. Je suis malicieusement satisfait de voir qu'il est aussi bedonnant que moi. Non, lui plus que moi. Ah, le goinfre, il ne doit pas boudier la cantine. Mais comment une telle force de la nature ne fait pas peur aux sorciers ? Sauf à être gravement dépressif et suicidaire, nul n'oserait l'affronter, alors comment ils arrivent à le faire pleurer comme un gamin. Il se lamente déjà auprès de la tante de ces gens malveillants qui en veulent à sa vie...

Ces effusions paraissent durer une éternité. Nous sommes en fait pratiquement les seuls à rester sur le quai. Enfin, il parvient à s'extirper de l'étreinte de la tante. Il se tourne vers moi, dit mon prénom et son regard larmoyant s'illumine d'une joie sincère de me retrouver. On se jette l'un dans les bras de l'autre. Nous restons un peu penchés. Nos plastrons abdominaux gênent les étreintes fusionnelles. Mais la joie sincère y est.

Bras dessus, bras dessous, nous voilà de retour dans l'appartement. « Papa Grégoire » ici, « beau-frère Grégoire » là, mon cousin est heureux. Je l'observe. Je pense qu'il en oublie ses angoisses nocturnes. Ma femme est aux petits soins de sa belle-famille. La table de grandes circonstances est déployée et aussitôt enfoui sous différents mets. À l'assaut !

Grégoire n'a pas emprunté son embonpoint. Son coup de fourchette n'est pas du niveau de l'amateur qui becquette. Non, il mange avec un appétit de carnassier. Mon épouse et ma tante sont heureuses et l'y encouragent. De bonnes rasades de vin et autres alcools sont allègrement descendues et amènent de la gaieté dans la conversation. Le repas se prolonge très tard dans la nuit. Les plateaux de desserts divers et variés sont passés et repassés. Vers minuit, on quitte la table. En dépit du café, l'appel de Morphée est irrésistible. On discutera demain. Il faut se répartir dans les chambres, il faut dormir.

Mais mon appartement n'est pas un palace. Je n'ai que trois chambres. Ma femme s'occupe de répartir les uns et les autres dans les chambres. Grégoire et moi, on dormira dans le séjour. Qu'à cela ne tienne. Et pourquoi pas, on sera plus près de la cuisine au cas où... Nous allons à la cave rechercher deux matelas.

Est-ce l'effort d'avoir gravi 4 étages avec nos matelas sur le dos ou le plaisir de nous retrouver, voilà que nous n'avons plus sommeil. Et nous discutons encore une heure ou deux. Grégoire se confie.

« Je suis épuisé, je n'en peux plus. Je n'ai plus de nuit. Ils sont toujours là », commence-t-il avec gravité et en pleurant. Il m'explique donc que depuis 4 ou 5 ans, il est attaqué toutes les nuits par des entités bizarres, parfois par des personnes qu'il connaît et dont ils distinguent même clairement les traits. Les cauchemars sont peu ou prou toujours pareils : soit qu'on l'étouffe, soit qu'il se sent comme une masse de béton, dans un état second où il croit entendre, percevoir tout ce qui se passe autour de lui, mais il reste totalement paralysé et incapable de remuer même le petit doigt, hurlant sans être entendu ou alors il se voit au fond d'un trou qui semble être une tombe et une foule hostile autour qui l'invective et crie « à mort » etc. Au réveil, il est fatigué. Cette lutte incessante l'épuise, il souffre de maux de tête récurrents, somnole la journée à son travail. Son chef l'a surpris au moins deux fois. Il était profondément endormi : il a reçu avertissement et blâme. C'est l'escalade des sanctions et avec en ligne de mire, le licenciement.

Le récit est poignant. Je comprends donc qu'aller dormir la nuit dans ces conditions soit un réel moment d'angoisse. Alors, c'est donc bien vrai ce qui se raconte au sujet de ces pratiques d'envoûtement et

de sorcellerie ? Difficile de nier le ravage que tout cela fait sur un homme d'apparence aussi solide que Grégoire. J'ai beau me dire que tout cela est totalement irrationnel, hors de tout entendement, mais je ne trouve aucune explication qui satisfasse le cartésien que je veux rester.

Mais Grégoire est là cette nuit, en pleurs sur ce matelas à côté du mien comme un défi à ma raison, une limite à mon savoir. Je le prends dans mes bras et je suis surpris moi-même de lui dire :

- *Grégoire, mon frère, je suis avec toi. Et je souhaite que tu te sentes en sécurité sous mon toit, que tu aies un sommeil apaisé. Je vais dormir là, sur ce matelas à côté de toi. Si cette nuit, tu les vois arriver ou que tu sens quoi que ce soit qui t'inquiète, qui te menace, surtout n'hésite pas un seul instant, fais-moi signe, réveille moi. Je serai avec toi. On les affrontera.*

D'où, je sors tout ça, moi ? Je n'en sais rien. Comment je vais les affronter ? Je crois que je m'avance trop dans cette promesse que je fais. Mais je n'ai pas le temps de rectifier, Grégoire s'est calmé et s'endort. Moi aussi.

Je suis le premier debout au lever. En réalité, je suis déjà assis devant mon ordinateur quand un à un tout le monde se réveille. Ma femme qui se rendait à la cuisine m'aperçoit. Je dois avoir une tête de déterrée à voir son regard insistant et surpris sur moi. C'est dimanche aujourd'hui. En général c'est le jour de ma grasse matinée, mais me voir déjà réveillé...

Grégoire se remue, il se réveille, sort de dessous sa couette, s'assoit, s'étire en baillant. Il s'aperçoit de ma présence. Dans un sourire, il me dit :

- *Bonjour frangin. Déjà debout ?*

- *Oh, oui, je bosse un peu sur mon ordi, rien de spécial.*

Ma femme nous a rejoints ainsi que tante Simone et son mari. Le café est prêt.

- *Alors, Grégoire, tu as bien dormi ?* lui dis-je, hypocrite et un peu rancunier. Je plonge mon nez dans ma tasse de café, pour cacher la colère perceptible dans mes yeux. Une nuit encore comme ça et je rendrais mon tablier de chef !

- *Écoute, frangin*, répond Grégoire dont la bonne humeur manifeste tranche avec sa profonde tristesse de la nuit. « *Je ne sais pas ce qu'il y a chez toi, mais j'ai dormi comme un bébé, comme je n'ai plus dormi depuis bien longtemps. Merci, merci beaucoup. Comme si tous ces mauvais esprits avaient eu peur avec ce que tu m'as dit avant de dormir.* »

- *Quoi, qu'est-ce qu'il a dit hier.* Feux croisés de questions de mon épouse, de la tante et de son mari.
« *Que s'est-il passé hier ?* »

Ils veulent tout savoir de ce qui s'est passé hier pendant qu'ils étaient couchés. Grégoire leur répète mot pour mot, larmes en moins, notre échange de la nuit. J'ai droit au regard admiratif de ma femme et surtout de ma tante qui vient de trouver en moi un puissant chef de famille qui terrorisent les diables, chasse les mauvais esprits et pourfend les démons. Elle passe sa main dans mes cheveux et se fend d'un sourire béat :

- *J'ai toujours su qu'il avait quelque chose...*

C'est quoi ce « *quelque chose* »? Tante Simone a déjà oublié que je cherchais les petites affichettes publicitaires de marabout sur le béton d'un quai de gare, il y a moins de 24 heures ? On a vraiment le chef qu'on veut...

- *Ah, oui,* répondent les autres en chœur.

- *Il est puissant,* rajoute Grégoire, le premier bénéficiaire de mes pouvoirs de fraîche révélation. Je sens que l'admiration va virer à la dévotion et bientôt à la célébration d'un culte. Après une petite pause, Grégoire me demande alors :

- *Et toi, frangin, as-tu bien dormi ?*

- *Non, même pas du tout !* Ma réponse est quasi-glaciale.

Tous se retournent vivement vers moi. Stupeur et crainte se mélangent dans leurs regards. Ils sont impatients de connaître les détails de ma lutte victorieuse contre l'ennemi.

- Ah, vraiment ? Mais pourquoi ? Que s'est-il passé ?

Comment leur expliquer simplement ce qui s'est passé cette nuit, comment j'ai veillé sur Grégoire, combien j'ai eu peur pour lui.

Nous nous sommes allongés cette nuit, côte à côte, chacun sur son matelas. On était tous les deux bien fatigués et comme lui, je me suis endormi très rapidement. Mais pas pour bien longtemps. A demi éveillé, je ne comprends pas tout de suite ce qui se passe. Un bruit sourd au début, de plus en plus intense, rythmé sur deux temps. J'ai l'impression que les huisseries de l'appartement sont secouées. Un tremblement de terre ? Ce n'est pas possible, nous ne sommes pourtant pas en zone sismique. Qui sait ? Debout alors. Il faut mettre la famille à l'abri. Je suis totalement réveillé.

Le cousin Grégoire dort profondément. Non, c'est plutôt Grégoire qui produit ce raffut. C'est Grégoire qui ronfle et qui ronfle puissamment. Je n'ai jamais rien entendu de pareil ou plutôt, si. Ces vrombissements que le larynx de mon cousin émet me font remonter à mon enfance.

J'ai grandi à côté d'une base militaire. Je reconnais le moteur puissant d'un T28 en rase-motte, là ce sont les ratés contrôlés d'un T4 en looping. Tous ces chasseurs américains qui ont fait la seconde guerre mondiale et constitué l'essentiel de l'escadrille de l'armée congolaise d'après indépendance. Les bruits sont rythmés, sur les deux temps de la respiration. L'expiration est plus musicale et fait entendre comme un sifflement de train à vapeur au départ. Et brutalement, sans signe avant-coureur, tout s'arrête. Plus rien. Tout est paisible. Plus aucun bruit, je peux même entendre ma propre respiration. Enfin, le répit. Le défilé aérien est donc fini. Ce fut bref mais intense.

Je me rallonge. Il faut que je me rendorme, même un tout petit peu. La nuit est bien avancée. Sur l'écran fluorescent de mon téléphone portable, il est 03 :46. Toute cette abondante nourriture prise jusqu'en milieu de nuit commence à me donner de l'indigestion. Et j'ai le tournis avec ces alcools mêlés de ces retrouvailles familiales.

Comme s'il m'avait aperçu, le Grégoire ! Il remet le gaz aussitôt que mon dos est au contact du matelas. Il prend d'abord une grande et profonde inspiration et c'est reparti pour une autre séquence de voltiges. Cette fois, c'est le sifflement des avions à réactions : les *Macchi* d'abord, en vol sur le dos, avec ce bruit de sifflement suintants. Arrivée des *Mirage* en formation et en piqué... et arrêt brutal.

Pourquoi cet arrêt brutal de la sono aéronautique qui dure moins d'une minute, pas assez pour me permettre de m'endormir à mon tour ? Peut-être qu'il y a moyen de prolonger cette accalmie quelques minutes de plus. Je me penche sur la tête de Grégoire, la station d'émission de ce concert qui commence à me mettre hors de moi. Au secours, Grégoire ne respire plus, il est en apnée ! Respire, respire, Grégoire. Je ne peux pas le laisser comme cela. Je lui tapote l'épaule. Il émet un bruit de mâchouillement, se racle la gorge et reprend la grande inspiration comme tout-à-l'heure et se remet à ronfler.

Je passe ainsi ma nuit, inquiet de le voir ne plus reprendre sa respiration autant qu'agacé de ne pouvoir fermer l'œil. Je reste assis sur mon matelas à attendre chaque période d'apnée pour lui tapoter l'épaule. Le meeting aérien s'est arrêté vers 06 :30, le rythme est devenu plus lent et la respiration plus profonde et plus apaisés, les sons plus graves comme les hurlements caractéristiques des DC 3 ou de Beechcrafts C45 en escadrilles, sonnante la clôture de la fête de l'aviation. Et tout s'est enfin calmé, trop tard pour que je puisse encore dormir. Comme l'aurore m'a paru lointaine.